



HAL
open science

La défense de l'éléphant – ou quel idéal pour l'indépendance ? Les Racines du ciel de Romain Gary

Odile Gannier

► To cite this version:

Odile Gannier. La défense de l'éléphant – ou quel idéal pour l'indépendance ? Les Racines du ciel de Romain Gary. Loxias, 2014, Romain Gary – La littérature au pluriel, 44. <hal-04526272>

HAL Id: hal-04526272

<https://hal.science/hal-04526272v1>

Submitted on 26 Mar 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC 4.0 - Attribution - Non-commercial use - International License

La défense de l'éléphant – ou quel idéal pour l'indépendance ? *Les Racines du ciel* de Romain Gary

Odile Gannier

Résumé

Les Racines du ciel, prix Goncourt 1956, continue à faire date comme le premier roman « écologique » – et la critique s'est interrogée sur le sens de cet engagement : que cherche Morel, le protagoniste du roman ? protéger les éléphants ? défendre un idéal de liberté ? renverser le système colonial ? ou simplement assouvir des lubies personnelles ? Chaque personnage gravitant dans son orbite interprète son engagement différemment. Jusqu'à Romain Gary lui-même qui explicite son projet dans la « Lettre à l'éléphant ». Son expérience de l'Afrique lui fait présenter des portraits de colonisateurs et de colonisés, à la veille des mouvements d'indépendance : écologie et postcolonialisme peuvent-ils être conciliables ?

Abstract

The Roots of Heaven, which was awarded the prestigious Prix Goncourt in 1956, is known as the first “eco-novel”, and literary criticism is eager to analyse this environmental concern: what is really the aim of the main character, Morel? Does he intend to protect elephants? or ideal freedom? Does he endeavour to pull down the colonial system or is he just doing randomly whatever crosses his mind? Everyone has his own idea about it. Even Romain Gary himself explains the plot in a so-called letter to “Dear Elephant”. From his own experience he is very much capable of writing a novel on pre-Independence Africa. But are environmental protection and colonial/postcolonial system compatible or do they exclude each other?

Mots-clés

Gary (Romain), écologie, roman écologique, postcolonial, indépendance, XXe siècle, France, Afrique

Les trésors que j'ai ramenés de là-bas sont immatériels et, lorsque la plume ne s'en saisit pas, ils disparaissent à jamais. Le romancier que je suis, amoureux de ces diamants éphémères, parfois très purs, parfois noirs, mais toujours uniques et bouleversants dans leur mystérieux éclat, est parti à leur recherche vers cette mine de richesse et de pauvreté inépuisable que l'on appelait jadis l'âme humaine – je dis « jadis », car le mot est passé de mode, avec son écho d'au-delà.

J'ai été assez malade, après la guerre, parce que je ne pouvais marcher sur une fourmi ou voir un hanneton dans l'eau, et finalement j'ai écrit tout un gros livre pour réclamer que l'homme prenne la protection de la nature dans ses propres mains. Je ne sais pas ce que je vois au juste dans les yeux des bêtes, mais leur regard a une sorte d'interpellation muette, d'incompréhension, de question, qui me rappelle quelque chose et me bouleverse complètement².

Même s'il est toujours hasardeux de s'en remettre aux propres dires de Romain Gary pour s'assurer de ses intentions, *Les Racines du ciel* sont bien ce livre touffu, qui a pour objet les éléphants du Tchad, et pour héros un homme apparemment très ordinaire, Morel, qui parcourt la brousse pour faire signer une pétition en faveur des éléphants, avant de passer lui-même à des actions plus concrètes. Le roman est composé comme le compte rendu d'un procès intenté aux compagnons du trublion dont très peu de gens saisissent réellement les motivations, pourtant limpides : tous veulent voir dans la croisade de Morel autre chose que ce qu'elle est, la défense des animaux, de la nature, de l'environnement. Gary aime assurément la mystification – et l'on peut s'imaginer que la « Lettre à l'éléphant », publiée dans le *Figaro littéraire* de mars 1968, donne des clefs d'interprétation ; il n'est cependant pas du tout avéré qu'il fournisse lui-même, quoique signant de son nom, les seules ou les véritables raisons de son engagement en faveur de l'Afrique. De même, les préfaces, datées de 1956, de 1980 et celle de 1964 pour l'édition américaine, soulignent les données factuelles sur lesquelles l'écrivain dit avoir fondé son texte : on y retrouve surtout énoncées des préoccupations écologiques.

On a bien voulu écrire, depuis la parution de ce livre il y a vingt-quatre ans, qu'il était le premier roman « écologique », le premier appel au secours de notre biosphère menacée. Je ne mesurais cependant pas moi-même, à l'époque, l'étendue des destructions qui se perpétuaient ni toute l'ampleur du péril³.

En 1956, lorsque paraît le roman, l'intérêt de la nature commence à poindre : c'est l'année où, par exemple, Cousteau reçoit pour *Le Monde du silence* la Palme d'or du festival de Cannes – première consécration fascinée d'un regard soudain ouvert sur la beauté d'un univers sans hommes, hors de leur folie.

Mais pour quoi Morel se bat-il, au juste ? Est-il possible qu'il n'ait en vue *que* la défense des éléphants ? La conférence de Bukavu (Congo belge), en 1953, est citée à

¹ Romain Gary, *Les Trésors de la mer Rouge* [1971], Paris, Gallimard, « Folio 2 », 2009, pp. 11-12. Ce sont des carnets de voyage écrits en 1970, comme devant constituer une série de reportages pour France-Soir.

² Romain Gary, *La Promesse de l'aube* [1960, éd. définitive 1980], Paris, Gallimard, « Folio », 1982, pp. 390-391.

³ Romain Gary, *Les Racines du ciel* [1956, éd. définitive 1980], Paris, Gallimard, « Folio », 2005, p. 11. Les références seront dorénavant faites à cette édition, entre parenthèses après les citations.

plusieurs reprises dans le roman. Il s'y était agi de la protection de la faune et de la flore africaines. Morel – ou Gary – n'aurait-il pas une visée politique derrière la tête ? L'autre thématique du roman, écrit par un homme qui vient de passer deux ans à New York comme porte-parole de la délégation française à l'ONU, est le sort de l'Afrique elle-même, carrefour où se croisent les ressortissants de plusieurs nations : outre les Africains eux-mêmes, définis par leur groupe d'origine, des Français, une Allemande, un Danois, un Anglais, un Américain, un Libanais, un Hollandais « assez beau dans le genre prussien » (21), et même des Russes... – sur fond de système colonial français. Là encore, actualité oblige : celle des mouvements d'indépendance. En 1956, le Tchad où se situe l'action du roman est encore une colonie, l'Afrique-Équatoriale Française, mais est sur le point de déclarer son indépendance (ce qu'il fera entre 1960 et 1965), comme le Soudan : c'est le moment où le Parlement français vote la « loi-cadre Defferre » sur l'autonomie en Afrique noire française⁴. Ce nouveau statut fait suite à la conférence de Bandung tenue l'année précédente, « où seraient représentés tous les peuples coloniaux, et notamment ceux de l'Afrique noire que l'on avait quelque peu négligés jusqu'à présent » (171) ; en 1955, Aimé Césaire avait publié son *Discours sur le colonialisme*. Tout à côté, les empires coloniaux et le roman résonnent du nom de Kenyatta et de la révolte des Mau Mau. L'Académie Goncourt⁵ qui couronne le roman en 1956 s'inscrit donc aussi dans l'actualité politique.

Romain Gary connaissait l'Afrique pour y avoir séjourné quelques mois avec le groupe « Lorraine » rallié à de Gaulle, pendant la Seconde Guerre Mondiale. D'après ce qu'il raconte à ce sujet dans la « Lettre à l'éléphant », parue dans *Le Figaro littéraire* du 4 mars 1968, c'est bien comme aviateur qu'il aurait fait connaissance avec l'Afrique et ses éléphants :

quelque part au Soudan, nous nous sommes de nouveau rencontrés. Je revenais d'une mission de bombardement au-dessus de l'Éthiopie et fis atterrir mon avion en piteux état au sud de Khartoum, sur la rive occidentale du Nil. J'ai marché pendant trois jours avant de trouver de l'eau et de boire, ce que j'ai payé ensuite par une typhoïde qui a failli me coûter la vie. Vous m'êtes apparu au travers de quelques maigres caroubiers et je me suis d'abord cru victime d'une hallucination. Car vous étiez rouge, d'un rouge sombre, de la trompe à la queue, et la vue d'un éléphant rouge en train de ronronner assis sur son postérieur, me fit dresser les cheveux sur la tête⁶.

⁴ Par cette loi, les colonies de l'AOF et de l'AEF étaient dotées d'une large autonomie, et pourvues d'une assemblée élue au suffrage universel ; ce parlement devait être présidé par le gouverneur mais le vice-président pouvait être une personnalité locale.

⁵ [Les « dix » jurés](http://www.prixgoncourt.org/) de l'Académie Goncourt de 1956, peints par Bernard Buffet, représentent « Assis, de gauche à droite : Jean Giono, Roland Dorgelès [président], Francis Carco. Debout, de gauche à droite : Gérard Bauer, Alexandre Arnoux, André Billy, Philippe Hériat, Pierre Mac Orlan, Raymond Queneau, Armand Salacrou. » Raymond Queneau n'a pas voté pour Romain Gary (<http://www.prixgoncourt.org/>).

⁶ Romain Gary, « Lettre à l'éléphant », *Le Figaro littéraire*, 4 mars 1968 ; repris dans *L'Affaire homme*, éd. Jean-François Hangouët et Paul Audi, Gallimard, « Folio », 2005, pp. 159-170, ici pp. 160-161.

Même si le récit de ses aventures varie selon les versions qu'il en donne – et que peut-être cette rencontre ainsi racontée a été tout imaginaire –, l'attrance de Gary pour ces pachydermes ne fait pas de doute, et cette affirmation parcourt tout le roman. Toujours dans cette « Lettre à l'éléphant », l'écrivain rattache explicitement la croisade des *Racines du ciel* à une rencontre personnelle.

Il y a des années, j'ai rencontré un Français qui s'était consacré, corps et âme, à la sauvegarde de l'éléphant d'Afrique. Quelque part, sur la mer verdoyante, houleuse, de ce qui portait alors le nom de territoire du Tchad, sous les étoiles qui semblent toujours briller avec plus d'éclat lorsque la voix d'un homme parvient à s'élever plus haut que sa solitude, il me dit :

– Les chiens, ce n'est plus suffisant. Les gens ne se sont jamais sentis plus perdus, plus solitaires qu'aujourd'hui, il leur faut de la compagnie, une amitié plus puissante, plus sûre que toutes celles que nous avons connues. Quelque chose qui puisse réellement tenir le coup. Les chiens, ce n'est plus assez. Ce qu'il nous faut, ce sont les éléphants⁷.

À quelques menues différences près, ce propos est bien celui du protagoniste des *Racines du ciel*, conclu par « Alors, je ne veux pas qu'on y touche. » (18)

Que deviennent donc, dans ces conditions, les thèmes récurrents de Romain Gary – la liberté, la dignité, la nécessité, peut-être vouée d'avance à l'échec, de se battre « contre l'abdication et le désespoir et [...] le refus [...] de se soumettre à l'infirmité d'être un homme et à la dure loi qui nous est faite⁸ » ? Dans ce contexte, que peut signifier l'indépendance ? Chacun des personnages du roman semble détenir sa propre définition.

Les Racines du ciel sont aux dires mêmes de Romain Gary, un roman « écologique » ; on y trouve sans doute l'écho, en effet, d'un difficile compromis du « vivre ensemble ». Que représente cette notion si on la fait migrer de la nature à la politique ? La question se pose dans un contexte de « pré-postcolonial » sur fond de craquements dans l'édifice impérialiste français. La solution ne passerait-elle pas par une forme d'an-archie positive, dans laquelle chacun pourrait trouver son propre espace, et les marges nécessaires à ses rêves ?

Un roman « écologique » ?

« Il faut en baver beaucoup pour comprendre ce que c'est, le respect de la nature. » (304) Le parcours de Morel a été assez dur pour qu'il comprenne, lui, qu'il faut à tout prix défendre la vie quelle qu'elle soit. Ce que prône Morel en fait d'écologie, c'est l'interdépendance de l'homme avec les grands espaces naturels et

⁷ Romain Gary, « Lettre à l'éléphant », *Le Figaro littéraire*, 4 mars 1968 ; repris dans *L'Affaire homme*, éd. Jean-François Hangouët et Paul Audi, Gallimard, « Folio », 2005, pp. 159-170, ici p. 164.

⁸ Romain Gary, *Les Racines du ciel*, p. 11, préface à la nouvelle édition.

ses richesses, et la préservation de la vie, eu égard aux rôles complémentaires de toutes les créatures vivantes.

Ces bêtes qu'on appelle sauvages

Considérer que l'intérêt pour la nature, la biodiversité, les vastes espaces et les éléphants est purement contemporain serait évidemment oublier un contexte idéologique et des connaissances, même superficielles, mais largement diffusées depuis le XIX^e siècle, soit depuis l'époque où les nations européennes ont voyagé et se sont installées en Afrique.

Des revues comme le *Journal des Voyages* (de 1877 à 1929), ou *Le Tour du monde* (fondé en 1860), se proposaient de raconter des récits de voyage et des aventures, de grandes chasses en Afrique, et valoriser le courage des colons : le journal va aussi suivre « nos troupes coloniales », rapporter « l'histoire au jour le jour des hauts faits de nos officiers et soldats coloniaux », liant ainsi étroitement la science géographique et la domination des territoires parcourus. C'est là sans doute, si l'on en croit ces revues, que se répand et s'entretient l'intérêt pour les colonies et les aventures dans les grands espaces, avec l'appui de gravures. C'est dans cette veine des safaris que s'inscrit Hemingway avec *Les Vertes Collines d'Afrique* (*Green Hills of Africa*), en 1935 : scènes de chasse et choses vues par l'Américain en voyage en 1933. Même Gide, dans son *Voyage au Congo*, rapporte ses premiers coups de fusil avec une certaine complaisance, tout en regrettant parfois le carnage : « Quel monstre qu'un chasseur⁹ ! »

S'il est bien oublié aujourd'hui, le Grand prix du roman de l'Académie française 1929 avait été décerné au *Livre des bêtes qu'on appelle sauvages* d'André Demaison – lequel meurt précisément en 1956. On y lit par exemple l'histoire de Ouarâ la lionne ou de Poupah l'éléphant, que le *Bulletin de l'Enseignement de l'Afrique Occidentale française*, en 1933 par exemple, recommandait de faire lire aux enfants africains. Le thème de l'enfant adopté par des animaux, que l'on trouve dans le livre de Demaison, n'est évidemment pas sans rappeler *Le Livre de la jungle* de Kipling¹⁰. On trouve aussi chez Kipling un intérêt profond pour les bêtes, qui peut relever de la littérature de jeunesse – que l'on pense à l'« Enfant d'éléphant » ou aux *Histoires comme ça...* – mais pas seulement. De même André Demaison n'écrit pas que des nouvelles à lire aux petits enfants. La thématique de la vie dans la brousse coloniale, l'exploitation de la forêt et l'observation de ses animaux sont encore l'objet des *Intrigues de la forêt*, en 1940. Le héros, un colonial qui est en brousse pour la coupe du bois, voit s'agiter autour de lui les quelques représentants de la colonie. Sensible aux demandes des habitants, il s'abstient d'abattre certains arbres, et surtout regrette le geste inconsidéré de son assistant, qui tue un éléphant par hasard.

⁹ André Gide, *Le retour du Tchad* [1928], Gallimard, « Folio », 2002, p. 339.

¹⁰ Kipling en a en fait écrit deux, en 1894 et 1895.

Deux ans après *Les Racines du ciel*, un autre écrivain baroudeur – aviateur comme lui –, Joseph Kessel, écrit à son tour un livre célébrant la faune sauvage africaine : *Le Lion*. Le protagoniste assiste à la mort dramatique du grand fauve adopté par une fillette, cela parce qu'un jeune Masai, désireux de prouver son courage et sa virilité, s'était mis en tête de tuer un lion pour devenir un homme. Le père de Patricia, administrateur du parc, doit choisir entre l'homme et la bête. Contrairement aux principes qu'il professe à titre personnel, il est obligé de tuer King le grand lion, geste qui l'éloigne définitivement de sa fille.

Enfin, on retrouve chez Kessel, chez Saint-Exupéry, chez Gary, la même scène de rencontre avec des gazelles, temps arrêté et miraculeux. Saint-Exupéry raconte dans *Terre des hommes* comment il a élevé des gazelles, les a caressées et nourries, sans pouvoir contrarier leur goût pour la liberté et les grands espaces, lorsqu'elles pèsent de leurs petites cornes contre la barrière de l'enclos.

Elles veulent devenir gazelles et danser leur danse. [...] Vous les regardez et vous songez : les voilà prises de nostalgie. La nostalgie, c'est le désir d'on ne sait quoi... Il existe, l'objet du désir, mais il n'est point de mots pour le dire.
Et à nous, que nous manque-t-il¹¹ ?

Scène du matin pour Kessel, dans les pages qui ouvrent le roman.

Cette merveilleuse créature sortie du brouillard ne s'arrêta que devant mes chevilles et leva son museau vers moi. Je me baissai avec toute la précaution possible et tendis la main vers la tête la plus finement ciselée, la plus exquise de la terre. La petite gazelle ne remuait pas. Je touchai ses naseaux, les caressai.
Elle me laissait faire, ses yeux fixés sur les miens. Et dans leur tendresse ineffable, je découvris le même sentiment que dans le regard si mélancolique et sage du petit singe. Cette fois encore, je fus incapable de comprendre¹².

Pour Minna la Berlinoise, qui a rompu avec sa vie passée pour conserver son équilibre mental, l'Afrique est aussi le lieu de ressourcement par excellence – même si elle n'y a trouvé qu'un emploi d'entraîneuse dans le bar de la ville ; son travail consiste à reconforter par sa seule présence les expatriés esseulés.

Et je croyais vraiment que le Tchad, c'était un peu un endroit où on pouvait se réfugier au sein de la nature, parmi les éléphants et tous ces grands troupeaux paisibles qui parcourent la savane. Et les oiseaux. Voilà pourquoi je suis venue. (36)

Elle attend les bêtes, en particulier, elle aussi,

¹¹ Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes* [1939], dans *Œuvres*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 250.

¹² Joseph Kessel, *Le Lion* [1958], Gallimard, « Folio junior », 1987, p. 13.

l'antilope apprivoisée du vétérinaire municipal, qui venait généralement lui rendre visite au crépuscule, avant les premiers clients. « Je l'ai vue ainsi une fois, debout dans le jour finissant, tenant le museau de la bête dans le creux de sa main, avec une telle expression de jeunesse et de plaisir enfantin sur le visage, que, selon la remarque du colonel Babcock qui m'accompagnait : "On se serait cru à cent mille lieues de tout ça" – il ne dit pas de quoi, mais je suis sûr que vous comprendrez. » (37)

Aussi Minna se retrouve-t-elle tout naturellement dans le sillage de Morel, dans sa croisade en faveur des éléphants.

Se retrouvent dans ces trois passages des thématiques des *Racines du ciel*, roman des éléphants : la fascination empathique pour l'animal sauvage est une motivation qui se suffit à elle-même, qui appelle immédiatement un commentaire philosophique sur l'existence humaine.

La défense de l'éléphant

Morel y parle et y agit en humaniste, en défenseur des bêtes : parmi les prédateurs blancs, Haas, grand connaisseur des éléphants, les capture pour approvisionner les zoos d'Europe. Il est pour Morel proprement insupportable que les éléphants soient tués par milliers, pour rien, pour l'ivoire – « Était-il exact que l'on tuait en Afrique environ trente mille éléphants par an, tout cela pour fournir des boules de billard et des coupe-papier ? » (88) ; ou pour la fabrication d'objets ridicules :

C'était du reste assez simple, mais il fallait y penser. On coupait les pattes aux éléphants à vingt centimètres environ au-dessous du genou. Et de ce tronçon, à partir du pied, convenablement travaillé, évidé et tanné, on faisait soit des corbeilles à papier, soit des vases, soit des porte-parapluies, soit même des seaux à champagne. C'était devenu un article très demandé, moins dans le territoire lui-même, où l'on était plutôt blasé quant à ce genre d'ornements, que pour l'exportation. Herr Wagemann en exportait plusieurs centaines par mois, en comptant les pattes de rhinocéros et d'hippopotames, et les mains d'orangs-outangs utilisées comme presse-papier. Lorsque Morel avait attaqué son dépôt il y avait trouvé quatre-vingts pattes d'éléphants ainsi évidées et préparées et un nombre égal de pattes de rhinocéros et d'hippopotames, debout dans le hangar, évoquant une image de cauchemar, l'image des bêtes disparues, comme un troupeau de fantômes monstrueux. (183)

Morel s'indigne aussi de ce qu'abattre des éléphants soit juste l'occasion d'un « beau coup de fusil », le plaisir de la « chasse sportive » : comme de Vries, « le cher garçon n'est pas très copain avec la nature – il passe son temps à la poursuivre dans tous ses retranchements. Le meilleur coup de fusil, ici-bas. » (21) ; comme Orlando, pour qui « la chasse au gros gibier était le but principal de sa venue en Afrique » (74) ; comme Orsini, car « après tout, la chasse à l'éléphant, cela le concernait quelque peu. Il en avait cinq cents, dûment homologués, à son tableau.

Sans parler de rhinos, d'hippos et de lions : cela devait approcher des mille au total, – modeste estimation. Oui, il était chasseur et il s'en vantait, et il allait continuer ses grandes chasses tant qu'il lui resterait assez de souffle pour suivre une piste et assez de force au poing pour tenir une arme à feu. » (45-46) ; comme Challut et surtout sa femme, laquelle eut pour son châtement l'humiliation d'une fessée publique :

Des fauteuils tapissés de peaux de zèbres, de peaux de léopards, de peaux d'antilopes – des peaux partout et quelques magnifiques défenses d'éléphants dans les coins – des cornes de koudous, d'okapis – des pièces de choix.
[...] « [N]ous avons un mot à dire à Mme Challut. Le Comité pour la Défense de la Nature ne saurait oublier qu'elle détient le 'record' féminin de la chasse à l'éléphant. Une centaine de bêtes abattues, à ma connaissance... » (276-278)

De fait, une parenté de nom et de pratique rapproche les Challut d'un explorateur, Paul du Chaillu (1831-1903), qui s'était fait connaître pour avoir vu et chassé des gorilles, exploit dont il s'était vanté, entre autres, dans les revues et dans son récit de 1861, traduit en 1863 sous le titre prometteur : *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale : mœurs et coutumes des habitants ; chasses au gorille, au crocodile, au léopard, à l'éléphant, à l'hippopotame, etc. etc.*... Ce qui l'intéresse et ce dont il se glorifie, c'est de tirer et de tuer. Si les « indigènes » semblent apprécier la viande, ce n'est jamais la motivation des « blancs » :

La chair d'éléphant, dont les fans paraissent très-friands, et qu'ils employèrent trois jours à faire cuire et à fumer, est la viande la plus coriace et la plus maussade dont j'aie jamais goûté. Je ne saurais donner une idée exacte de son goût, car nous n'avons aucune viande qui y ressemble ; mais il semble qu'elle soit toute pleine de filandres et de cartilages ; faites-la bouillir pendant deux jours, douze heures par jour, elle sera toujours coriace. Le fumet n'en est pas déplaisant ; mais quoique j'aie essayé, à plusieurs reprises, de m'accoutumer à ce mets, je n'ai fait que m'en dégoûter de plus en plus¹³.

Dans *Intrigues dans la forêt* d'A. Demaison, l'éléphant à abattre est

un vieux solitaire écarté d'un troupeau, égaré dans les régions marécageuses et peu habitées en bordure de la mer, à quelque cent cinquante kilomètres, et qui était apparu depuis quelques jours dans le district voisin. Pourchassée par les gens de l'Ouest, la grosse bête marchait à pas lourds sur les plantations des hommes de l'Est, se ravitaillait dans les vergers de bananiers, bousculait les cases, semant la terreur parmi les femmes et les enfants.

Les villageois ne peuvent se mettre d'accord et ne semblent pas posséder d'arme adéquate ni de *modus operandi*. Aussi viennent-ils demander l'aide des blancs.

¹³ Paul du Chaillu, *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale : mœurs et coutumes des habitants ; chasses au gorille, au crocodile, au léopard, à l'éléphant, à l'hippopotame, etc. etc.*, Michel Lévy Frères, 1863, p. 162.

– C’est bien ! dis-je. Vous ferez ce que nous vous dirons. Toute la viande pour vous, toutes les dents pour nous !
– Hâ ! s’écrièrent le chef et ses suivants. [...]
La répugnance que je puis éprouver à voir détruire un éléphant est indicible. C’est l’animal le plus puissant et le plus intelligent de la création¹⁴.

Quoique le héros regrette certes la mort de l’éléphant, il ne s’y oppose pas et négocie le partage à son avantage. Cette considération ambivalente se retrouve dans *Les Racines du ciel* :

il était parfaitement clair qu’aux yeux des noirs les éléphants n’étaient que de la viande sur pied, de la bidoche, – une chose dont on s’emplit le ventre, si on peut, quand on peut, un point, c’est tout. L’idée qu’un pisteur professionnel comme Idriss pût se mettre soudain à souffrir d’une espèce de remords poétique, de vague à l’âme, de nostalgie au souvenir des bêtes qu’il avait traquées, une telle idée ne pouvait naître que dans les cervelles décadentes et les sensibilités exquises – la source de tous nos maux, ici comme ailleurs, soit dit en passant. Pour Idriss, comme pour tous les autres noirs qu’il avait connus, – et il en avait connu un certain nombre – un éléphant, c’était avant tout cinq tonnes de viande – et l’ivoire par-dessus le marché, s’il y avait moyen de le resquiller. (175)

Les Africains ont, aux yeux de Morel, plusieurs raisons – plusieurs excuses – de tuer des éléphants : pour manger, d’abord, grâce à une chasse de subsistance ; ou parce qu’ils piétinent les cultures. Ensuite, pour marquer leur passage à l’âge adulte. Il est dès lors évident que l’apparente incohérence de Morel, qui ne s’en prend pas particulièrement aux habitants lorsqu’ils mangent bel et bien les éléphants pour survivre ou les éloignent pour la même raison, cette incohérence n’en est pas une.

– Vos éléphants, c’est encore une idée d’Européen repu. C’est une idée de bourgeois rassasié. Pour nous les éléphants, c’est de la viande sur pied – quand vous nous donnerez assez de bœufs et de vaches, on en reparlera... (185)

Quant à la chasse comme rituel de classe d’âge, certes discutable en soi considérée de l’extérieur, elle n’aurait pas été excessivement scandaleuse si elle s’était limitée à un éléphant une fois dans la vie de chaque homme : homme contre éléphant, le *ratio* est « soutenable », dans la mesure où l’homme fait symboliquement preuve de sa capacité à nourrir et protéger sa famille et que le prélèvement peut rester limité. L’exploitation de la nature et de ses grands animaux est à prohiber lorsqu’elle n’est pas vitale, représentant alors un pur et simple gaspillage. La chasse rituelle, malgré la mise à mort, respecte et admire l’animal. En revanche, le carnage par frivolité, ignorance, lucre, malveillance ou pulsion meurtrière méconnaît une valeur essentielle : le besoin de se maintenir quelque part la beauté et la force comme un pur cadeau de la vie, de manière complètement

¹⁴ André Demaison, *Intrigues de la forêt*, Flammarion, 1940, pp. 200-201.

désintéressée. À la différence des éléphants d'Asie que les hommes associent à leur travail, en Afrique, ils semblent un pur luxe de la nature.

Bref, sur le mode humoristique de la « Lettre à l'éléphant » :

À mes yeux, monsieur et cher éléphant, vous représentez à la perfection tout ce qui est aujourd'hui menacé d'extinction au nom du progrès, de l'efficacité, du matérialisme intégral, d'une idéologie ou même de la raison car un certain usage abstrait et inhumain de la raison et de la logique se fait de plus en plus le complice de notre folie meurtrière. Il semble évident aujourd'hui que nous nous sommes comportés tout simplement envers d'autres espèces, et la vôtre en particulier, comme nous sommes sur le point de le faire envers nous-mêmes¹⁵.

Vrais éléphants ou vrais symboles ?

On commence par dire, mettons, que les éléphants c'est trop gros, trop encombrant, qu'ils renversent les poteaux télégraphiques, piétinent les récoltes, qu'ils sont un anachronisme, et puis on finit par dire la même chose de la liberté – la liberté et l'homme deviennent encombrants à la longue... (222)

C'est ce qui a pu faire dire que les éléphants n'étaient en réalité qu'une métaphore¹⁶ : c'est ce que suggère Anaïs Nin dans son *Journal* en 1956.

C'est une satire amère qui prouve combien le monde est peu rationnel. Les éléphants sont symboliques, tout comme la Baleine blanche. Ce qui est dramatisé c'est l'interprétation personnelle que chacun donne aux faits et la distorsion personnelle des événements.

À ce compte, n'importe quelle cause aurait pu être bonne en effet, celle de la baleine étant proposée par Peer Qvist dans le roman. Il semble que même une campagne de défense des hannetons puisse donner le fin mot de l'histoire – cette explication étant réservée jusqu'aux dernières pages.

En fait Morel joue au justicier, et à Robin des bois – plus qu'à Don Quichotte¹⁷, peut-être – dans les deux premières parties : après avoir tenté de faire signer des pétitions dont il promène, objet manifestement incongru, une pleine sacoche au

¹⁵ « Lettre à l'éléphant », *Le Figaro littéraire*, 4 mars 1968 ; repris dans *L'Affaire homme*, éd. Jean-François Hangouët et Paul Audi, Gallimard, « Folio », 2005, pp. 159-170, ici pp. 159-160.

¹⁶ Voir par exemple Anne Henry, « Histoire d'un champion de cause perdue : *Les Racines du ciel* », in Jean-François Hangouët et Paul Audi, *Romain Gary*, Les Cahiers de l'Herne, 2005, pp. 249-252.

¹⁷ Firyél Abdeljaouad regarde Morel davantage comme un Don Quichotte, sans doute parce que sa quête semble dénuée de raison aux yeux du plus grand nombre. Mais à la différence de Don Quichotte, la quête de Morel n'est pas illusoire, n'a pas été puisée à une méconnaissance du réel par suite d'une trop grande fréquentation de livres d'aventures, et si effectivement il est assez solitaire dans sa lutte, il ne se bat pas contre des moulins à vent.

milieu de la savane, il passe aux expéditions punitives, en compagnie de quelques acolytes venus le rejoindre, dont une petite troupe d'Africains aux motivations sans doute moins « écologiques », avant de se fondre dans la brousse, laissant les autres s'interroger sans fin sur ses motivations et la menace de son retour planer indéfiniment.

Si Morel est un agitateur, il est commode de le regarder comme un misanthrope – ce qu'il est d'ailleurs si l'on considère qu'il préfère les éléphants aux hommes, indéniablement, jusqu'à sa propre personne.

Notre version a été qu'il s'agit d'une espèce de fou, de misanthrope, qui s'est mis en tête de défendre les éléphants contre les chasseurs, et qui a en quelque sorte, décidé de changer d'espèce, par dégoût de l'humanité. Un blanc qui est devenu amok par misanthropie, et qui est passé du côté des éléphants... (75)

« Et n'oubliez pas, Messieurs, que c'est ce qu'on appelle chez vous un idéaliste ! » [...] de ces géants maladroits et émouvants, acharnés à la poursuite d'un certain idéal de dignité humaine, sans même parler de tolérance, de justice ou de liberté. À croire que, de cause perdue en cause perdue, de déception en déception, l'un d'eux était devenu *amok*, et ne sachant plus à qui se vouer, avait échoué en Afrique noire pour mourir aux côtés des derniers grands éléphants ! [...] « – Et je vais vous dire, Messieurs, je vais vous dire : c'est un humanitaire ! » (110)

Quelles sont donc les motivations des acteurs de cette quête ? Morel se tue à leur répéter qu'il ne veut que défendre la vie des éléphants, mais cette cause paraît suspecte à force d'être exceptionnellement simple et idéaliste. On le soupçonne de caresser nécessairement toutes sortes d'autres pensées, la moindre étant de soulever les Africains et les pousser à l'indépendance. Mais c'est, au-delà de la vie et de la liberté des éléphants, sa propre indépendance, sa propre liberté qu'il revendique, et celle des hommes de bonne volonté.

D'ailleurs le roman est ainsi conçu qu'il présente, sous la forme des témoignages d'un procès – mais le principal intéressé a « disparu entre les arbres » (493) et achève de devenir mythique dans la clandestinité – des versions complètement différentes émanant des nombreux personnages qui auront gravité autour de Morel ; seul leur croisement, aléatoire et répétitif, montre que chacun détient, ou croit détenir, sa petite part de vérité dans cette histoire, et que la légende de Morel croît et s'étoffe progressivement de tous ces bruits divers. L'espace du roman est un échiquier sur lequel chacun tente de pousser ses pions, chaque coup dépendant du jeu des autres mais obéissant à une stratégie propre. Plusieurs personnages des *Racines du ciel* tentent d'expliquer leurs engagements à des gens qui ne les comprennent pas :

– Vous vous moquez bien des hannetons, allez, dit le Père Julien. Vous faites ça par orgueil. Si vous n'étiez pas dans le camp de concentration, vous marcheriez sur les hannetons sans même vous apercevoir qu'ils existent. Ça se passe dans la tête, ça se passe pas dans le cœur. Vous

crevez d'orgueil, voilà...

– C'est pas de l'orgueil, protesta quelqu'un, faiblement. C'est autre chose... (490)

De même, Minna reconnaît avoir suivi Morel ; mais tandis que le procureur, au procès, la présente comme une prostituée à seule fin de dévaloriser son témoignage, elle refuse, elle, d'être réduite à être « une espèce de fille perdue qui en voulait à la terre entière, et puis voilà » (244) : outre le fait qu'elle considère avec détachement que prêter son corps ne signifie rien, elle ne nourrit pas de vieille rancune envers les hommes et ne veut pas laisser dévaluer son engagement. Elle n'a qu'une réponse, avec un haussement d'épaules : « ce n'est pas ça qui compte, répéta-t-elle obstinément. » (247) Elle qui est vraiment venue en Afrique pour s'éloigner de la guerre, de la mort, de la déchéance imposée par et à sa civilisation, et pour voir de grands espaces vierges, elle en est venue naturellement à défendre Morel, bien qu'elle n'affirme pas avoir agi par amour :

Ce fut pourtant elle qui eut le dernier mot. Elle les regarda tous avec obstination, avec cet air têtu que le public lui connaissait déjà et dit :
– C'était un homme qui croyait à quelque chose de propre. (248)

Elle clôt ainsi sa déposition : les éléphants et les idéaux sont pour elle un seul et même combat. Sa liberté et son indépendance passent par là.

Le naturaliste Peer Qvist veut naturellement défendre aussi les espèces menacées : « Vous êtes le passé, vous ne comptez plus » (380), s'entend-il dire par l'Africain Waitari.

Notre ami Forsythe est là pour des raisons bien à lui... Idriss défend le passé le plus arriéré de l'Afrique, celui des troupeaux sauvages en liberté : lions, léopards, éléphants et buffles jusqu'aux limites de l'horizon... [...] Pas étonnant que [...] vous vous réfugiiez comme votre ami Saint-Denis au cœur de l'Afrique « magique », l'Afrique des rites religieux et des sorciers, ou parmi les troupeaux d'éléphants qui vous font rêver des temps bibliques : vous ne pardonnerez jamais à la jeunesse de cette terre abandonnée de vouloir vous priver de votre rêve d'opium... (380).

Quant à l'Américain Abe Fields, il n'est là que pour faire des photos jusqu'au bout. Plus surprenant encore est l'hommage de Cérisot : quoiqu'il ait l'ordre d'intercepter le camion de Morel dans un poste perdu au fin fond de la brousse, il se trouve soudain inspiré par le désir de ne pas commettre d'erreur judiciaire, et surtout d'exprimer son propre point de vue : endossant son plus bel uniforme, il aligne les quelques supplétifs sur lesquels il a autorité et rend les honneurs au passage de Morel ; pour quelle raison ? « [L]es fonctionnaires français d'Afrique n'obéissent pas aux ordres qu'ils reçoivent, mais font une politique "à eux", comme on dit. C'est un geste bien français, à mon avis » (294).

On peut demander à un éléphant de représenter à peu près n'importe quoi, mais si l'image de cet aimable pachyderme peut servir ainsi à

chacun de nous de test de Rorschach – comme ce fut exactement mon intention –, cela ne fait pas de lui, pour autant, un être symbolique. Cela démontre uniquement que nous portons tous, en notre âme ou en notre esprit, une idée différente de ce qui est essentiel à notre survie, et qu'avec des aspirations différentes nous nous faisons tous notre propre interprétation de ce dont il s'agit quand il est question de la préservation de la vie¹⁸.

Les Racines du ciel, est-ce donc là un roman «écologique», ou plutôt «écologiste»? On pencherait vers cette forme politique, tant l'idéologie déclarée occupe une place importante dans le roman. Que Raphaël Matta, le double réel de Morel, ait été son modèle ou non – Gary s'en défend¹⁹ – importe peu : c'est la rançon de son indépendance d'esprit. «Les éléphants de mon roman ne sont nullement allégoriques : ils sont de chair et de sang, comme les droits de l'homme justement... » (12), répétait Gary dans sa seconde préface, en 1980.

Panorama du pré-postcolonial

L'enjeu majeur ne se situe pas, en effet, dans les analyses psychologiques. La présentation de ces causes sous forme de procès, du reste sans issue, permet de soupeser des arguments et montrer un débat contradictoire. Les personnages sont conçus pour incarner des postures face au problème écologique, d'une part, et de la question politique en situation coloniale, de l'autre. De fait, l'alliance n'est pas nouvelle : un André Demaison par exemple adoptait un ton résolument colonialiste, voire ouvertement raciste, alors même qu'il défendait les animaux et la forêt africaine.

L'état colonial

Le colonialisme fut d'abord une aventure personnelle et ce n'est pas un paradoxe de dire qu'il ne prit la forme d'une doctrine politique que le jour où il apparut aux Européens responsables qu'il fallait protéger les Africains de certains Européens²⁰.

Quelques personnages typiques de l'architecture coloniale se retrouvent dans *les Racines du ciel* : l'administrateur, le gouverneur, le militaire, le missionnaire, le

¹⁸ Romain Gary, « Introduction à l'édition américaine des *Racines du ciel* », 1964, repris dans *L'Affaire homme*, éd. Jean-François Hangouët et Paul Audi, Gallimard, « Folio », 2005, pp. 110-111.

¹⁹ « Je ne connaissais pas l'existence de Matta lorsque j'écrivais les *Racines du ciel*. Je ne savais pas que mon Morel, le défenseur des éléphants et de l'homme, existait vraiment. Dans mon roman, à la fin, Morel s'échappe et s'enfonce dans la forêt pour continuer la lutte. Dans la vie, Raphaël Matta a été tué, laissant une veuve et deux enfants. » Romain Gary, « Préface du *Crépuscule des hommes* », 1959, repris dans *L'Affaire homme*, p. 67-68 ; reproduit par Firiyel Abdeljaouad, « *Les Racines du ciel* » de Romain Gary, Gallimard, « Foliothèque », 2009, p. 173.

²⁰ Romain Gary, « Les coloniaux », « *The colonials* », *Holidays*, n° 25, avril 1959, pp. 84-93 : trad. Pierre-Emmanuel Dauzat ; repris dans *L'Affaire homme*, éd. Jean-François Hangouët et Paul Audi, Gallimard, « Folio », 2005, pp. 51-64, ici p. 52.

médecin, le commerçant, le propriétaire du bar où se rencontre toute la population blanche du lieu... ces expatriés qui constituent la colonie, se connaissent tous et gèrent leurs conflits avec plus ou moins de réussite. À cet égard, on peut rapprocher *Les Racines du ciel* du *Voyage au bout de la nuit*, dans sa partie africaine, Céline lui-même ayant tenté la fortune en Oubangui-Chari : la lecture de ses *Lettres d'Afrique* est d'ailleurs édifiante sur ses convictions coloniales, puisqu'il ne cherche que son enrichissement personnel rapide, au prix des théories misanthropes (et racistes) qui sont les siennes. Mais un rapprochement encore plus frappant s'impose avec *Le Coup de lune* de Georges Simenon (1933) : le héros Joseph Timar, arrivé plein d'illusions au Gabon, apprend à ses dépens le fonctionnement solidaire de la colonie. Au contraire de ce qui arrive à Minna, bien innocente au fond, et le personnage le plus pur sans doute du roman, le procès intenté à juste titre à Adèle, la tenancière du bar de Libreville, tourne court, quoiqu'elle ait assassiné son employé noir ; car sa condamnation aurait mis en péril la liberté pour les colons de se conduire comme ils l'entendent.

D'une certaine façon, comme Timar le naïf trouble-fête qui avait cru à la justice, Morel occupe une certaine place dans le système colonial : le gêneur un peu excentrique qui rappelle que le consensus n'est pas parfait. Ce que manifestait aussi Albert Londres, la mauvaise conscience de l'Afrique noire française en 1929, dans son Avant-propos à *Terre d'ébène*, s'attirant les mêmes suspicions que Morel :

Voici donc un livre qui est une mauvaise action. Je n'ai plus le droit de l'ignorer. On me l'a dit. Même, on me l'a redit. On m'a également appris, à l'occasion de ce voyage en Afrique noire différentes choses : que j'étais un métis, un juif, un menteur, un saltimbanque, un bonhomme pas plus haut qu'une pomme, une canaille, un contempteur de l'œuvre française, un grippe-sous, un ramasseur de mégots, un petit persifleur, un voyou, un douteux agent d'affaires, un dingo, un ingrat, un vil feuilletoniste. Et quant au seul homme qui m'ait appelé maître, il désirait m'annoncer que j'étais plutôt chanteur qu'écrivain.

Tout ce qui porte un flambeau dans les journaux coloniaux est venu me chauffer la plante des pieds. [...] En attendant et pour me faire prendre patience, on traîne mes quatre-vingt-deux kilogrammes devant les tribunaux.

D'autre part, je demeure convaincu qu'un journaliste n'est pas un enfant de chœur et que son rôle ne consiste pas à précéder les processions, la main plongée dans une corbeille de pétales de roses. Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus que de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie²¹.

Comme Romain Gary l'écrivait lui-même dans la préface de 1980, les temps ont changé sur les deux tableaux, mais « on continue à disposer tout aussi facilement du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » (11).

– Êtes-vous oui ou non pour le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ? cria N'Dolo.

²¹ Albert Londres, *Terre d'ébène* [1929], *Le Serpent à plumes*, « Motifs », 2006, pp. 7-10.

Morel parut sincèrement affligé. Il se tourna vers Peer Qvist :
– Y a pas moyen, il veut pas comprendre.
– Vous êtes contre l'indépendance de l'Afrique, dit l'étudiant. Voilà la vérité. (298)

V. Deluchat affirme²² que Gary se montre, dans *Les Racines du ciel*, résolument anticolonial. Peut-être faut-il nuancer : on a pu voir aussi en lui un suppôt actif du colonialisme « à la française », celui qui, voyant les travers indéniables de la colonisation (exploitation, cupidité, « racisme, nationalisme absurde, rêves de domination, de puissance, d'expansion, passions politiques, tout y est » (119) ...) se félicite malgré tout des effets positifs de la colonisation ; celui dont Aimé Césaire disait avoir horreur dans son *Discours sur le colonialisme*. En tant que diplomate, à un journaliste américain qui lui disait : « Vous oubliez que vous parlez à une nation qui a été elle-même une colonie et qui s'est libérée du joug colonialiste par une révolution », Romain Gary répondit probablement le fond de sa pensée :

Vous n'êtes pas une ancienne colonie qui s'est soulevée contre une puissance colonialiste, vous êtes une puissance colonialiste qui a conquis un territoire étranger, qui a fait disparaître les populations autochtones, vous êtes des colons et des colonisateurs qui ont coupé les liens avec la métropole lorsqu'ils ont pu s'en passer. Vous êtes exactement dans la situation des colons français d'Afrique s'ils se révoltaient contre la France, avec cette différence que les colons français ont vu la population autochtone se multiplier au lieu de décroître et qu'ils ont tout fait pour améliorer ses conditions de vie²³.

Les Trésors de la mer rouge, en 1971, donnent aussi un éclairage en demi-teinte sur les efforts des coloniaux. Quant aux personnages des *Racines du ciel*, ils sont choisis pour explorer toute la palette des attitudes possibles face à la colonisation et à l'idée du bonheur de l'Afrique. Saint-Denis par exemple n'est pas montré comme le plus mauvais bougre, sincèrement heureux qu'il est d'avoir débarrassé son district de la mouche tsé-tsé, d'avoir apporté en Afrique la pénicilline et le DDT. D'ailleurs « Peut-être tirerez-vous de ces propos la même conclusion que certains de mes jeunes collègues, à savoir que Saint-Denis est devenu un vieux "rogue", isolé, hargneux et méchant, "qu'il n'est plus des nôtres", et tout à fait à sa place parmi les bêtes sauvages de nos réserves » (20) : on ne peut mieux dire que le colonial est devenu à sa manière un vieux « solitaire », « par allusion à cet éléphant qui vit seul, porte en général une blessure secrète et finit par devenir méchant et hargneux au point de vous attaquer » (39) comme tous ceux qui restent attachés à certaines valeurs alors prétendument passées de mode. « Il n'y a pas de doute : je suis un anachronisme, un survivant d'une époque géologiquement révolue – comme les éléphants, tenez, puisqu'on parle d'eux. Au fond, je suis moi-même un éléphant. » (120) Il est aussi favorable à la limitation de la chasse et à l'application des lois

²² Virginie Deluchat, *Désenchantement et réenchantement dans les œuvres romanesques d'Emmanuel Bove et de Romain Gary*, thèse de l'Université de Limoges, juillet 2012, <http://epublications.unilim.fr/theses/2012/deluchat-virginie/deluchat-virginie.pdf>, p. 302 (cons. le 07/02/2014).

²³ Cité par Dominique Bona, *Romain Gary*, Mercure de France, 1987, p. 153.

existantes dans ce domaine. Le « colosse noir » Laurençot, inspecteur des chasses dans le système colonial, « n'avait pas beaucoup le sens de la hiérarchie administrative, mais [...] parmi tous ceux que Schölscher connaissait, pouvait parler des lions sans paraître ridicule » (73). Ce gouverneur, ironie de l'histoire, porte phonétiquement le nom du libérateur des esclaves – noirs – dans le domaine colonial français en 1848. Cependant, si l'administrateur paternaliste est montré sous un jour plutôt favorable – et encore faut-il replacer le roman dans son contexte d'avant les indépendances africaines, où un gouverneur soucieux au moins du bien-être des populations pouvait être apprécié –, de même que le missionnaire, auquel on peut faire crédit de sa bonne volonté, le roman ne se flatte pas pour autant d'encourager le système colonial : l'ironie de Romain Gary rabote toute velléité de penser qu'il approuve tous les personnages qu'il dépeint.

L'avenir de la décolonisation

En revanche – est-ce là être colonialiste ? – Gary redoute manifestement que certains leaders post-coloniaux ne se montrent des tyrans une fois l'indépendance acquise. Il avait même affirmé, dans l'avant-texte de l'édition de 1956, « qu'avec un peu d'habileté, un bon Parti au départ, une bonne police à l'arrivée et un rien de lâcheté chez l'adversaire, il n'est que trop facile de disposer d'un peuple au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes²⁴. »

 Ou prenez Waitari, le leader nationaliste de mon roman, la figure de proue redoutable et plus vraie que nature de la révolte africaine. C'est là encore un homme que j'avais créé *ex nihilo*, ayant toujours pensé que le but du romancier n'est pas d'imiter la nature mais de l'enrichir par quelque chose de nouveau, de différent, par quelque chose qui, même s'il se trouve être tout à fait convaincant et réaliste, n'a pas le moindre équivalent dans la réalité²⁵.

Waitari est une pure fabrication française, « vous êtes un produit typique de l'Occident, un de nos plus beaux produits » (380), lui dit Peer Qvist le Danois. Mais en quelque sorte, Waitari qui professe de si grands idéaux – il s'essaie souvent à de longs discours – est montré comme un traître de part et d'autre : il a obtenu une bourse pour étudier, a été député en France et a profité des commodités de la métropole ; inversement, ses anciens amis se plaignent de ses méthodes :

 Que faisaient donc les Français ? gémissait-il. Pourquoi laissaient-ils agir des hommes comme Waitari ? Pourquoi les encourageaient-ils, pourquoi discutaient-ils avec eux ? N'avaient-ils pas promis de respecter les tribus, leurs coutumes, leurs dieux ancestraux ? (123-124)

²⁴ « Note de l'auteur » à l'édition recomposée, de novembre 1956, des *Racines du ciel*. Reproduite par Firyel Abdeljaouad, Gallimard, « Foliothèque », 2009, p. 169.

²⁵ Romain Gary, « Introduction à l'édition américaine des *Racines du ciel* », 1964, repris dans *L'Affaire homme*, éd. Jean-François Hangouët et Paul Audi, Gallimard, « Folio », 2005, p. 108.

Mais un système post-colonial ne peut revenir à l'état pré-colonial. Césaire pensait qu'une troisième voie allait nécessairement se dessiner, évoquant l'idée de l'émancipation constructive. Mais ce que redoute Gary, à travers son personnage de leader indépendantiste, c'est la troisième voie dévastatrice, la facilité de l'excès et de l'égoïsme. Le vieil administrateur Saint-Denis n'est pas dupe :

Je suis trop vieil Africain pour ne pas rêver parfois, moi aussi, d'indépendance africaine, d'États-Unis d'Afrique, mais ce que je voudrais éviter à une race que j'aime, ce sont les nouvelles Allemagne africaines et les nouveaux Napoléon noirs, les nouveaux Mussolini de l'islam, les nouveaux Hitler d'un racisme à rebours. Or, ces notes-là, mon oreille expérimentée les avait reconnues sans peine dans le langage des tam-tams. (119)

Peer Qvist prédit à Waïtari : « Vous allez être un de ses plus cruels colonisateurs – un de ceux qui lui sont le plus étrangers – la couleur de la peau n'y fait rien » (380). Waïtari est le seul peut-être à calculer avec fourberie et cynisme comment utiliser les efforts de Morel, et se débarrasser de lui quand il n'en aurait plus besoin. Cette conception de la décolonisation est répétée à plusieurs reprises.

Je finirai par croire que le colonialisme n'a pas été pour eux une école suffisamment dure, qu'il ne leur a rien appris à cet égard, que le colonialisme français a traité en fin de compte la nature avec pas mal de respect. Il leur reste encore beaucoup à apprendre et le peuple français ne donne pas ce genre de leçons. Les hommes de leur race s'en chargeront. Ils auront un jour leurs Staline, leurs Hitler et leurs Napoléon, leurs Führer et leurs Duce, et ce jour-là, leur sang lui-même gueulera dans leurs veines pour réclamer le respect de la vie – ce jour-là ils comprendront. » (304-305)

Gary insiste sur cette dérive probable de Waïtari, qui commence par des discours et prend ensuite le maquis, parcourant la brousse en voiture avec sa petite bande armée, et troquant les étoiles bleues de son képi contre des étoiles noires. Cet usage dévoyé de la force des armes rappelle celle des soldats qui ont violé Minna à la fin de la guerre et dont elle garde juste le souvenir qu'ils ne dégrafaient même pas leur ceinturon pour assouvir leurs pulsions. C'est celle des trafiquants d'armes de toute espèce, comme Habib et de Vries, qui s'enrichissent en Afrique. Waïtari mérite que Saint-Denis le mette en garde (ce qu'Albert Memmi reprend d'ailleurs, dans un chapitre sur « Tyrans, religionistes et militaires » de son *Portrait du décolonisé*, en 2004).

Je voulais échapper à tout ce que vous avez si bien appris de nous et qu'un jour ou l'autre vous allez inoculer de force à l'âme africaine – il faudra, pour y parvenir, une oppression et une cruauté auprès desquelles le colonialisme n'aura été qu'une eau de rose et que seul Staline a su faire régner, mais je vous fais confiance à cet égard : vous ferez de votre mieux. Vous allez ainsi accomplir pour l'occident la conquête définitive de l'Afrique. Ce sont nos idées, nos fétiches, nos tabous, nos croyances, nos préjugés, notre virus nationaliste, ce sont nos poisons que vous voulez injecter dans le sang africain... Nous avons toujours reculé devant l'opération – mais vous ferez la besogne pour nous. (144)

L'administrateur sur le point de prendre sa retraite a saisi les ressorts de la décolonisation qui risque de se profiler : c'est peut-être ce qui explique aussi que l'administration locale n'ait pas déployé d'intenses efforts pour capturer Morel. Fields conclut de même : « l'ère de l'exploitation intensive et des conquêtes ne faisait que commencer, et la colonisation intérieure n'allait pas être la plus douce, ni la plus désintéressée. » (422)

Liberté, fraternité et proboscidés ?

Morel cependant ne s'oppose pas au développement de l'Afrique ni aux ambitions indépendantistes – ce n'est pas sa préoccupation.

– Je les accepte avec moi, parce qu'ils m'aident et parce qu'ils ont promis que la première chose qu'ils feront, quand ils seront les patrons, ce sera d'assurer la protection des éléphants, c'est une chose qu'ils sont prêts à inscrire en toutes lettres dans leur programme, et même dans leur constitution...

Je lui jetai un regard pénétrant pour voir s'il se foutait de moi : mais non, rien – il paraissait simplement en rogne. (129)

Là gît le malentendu entre écologie et postcolonialisme. Morel veut la préservation des éléphants, menacée, pense-t-il, par la colonisation, qui chasse sans mesure ou encourage le braconnage de l'ivoire. Waïtari se moque éperdument des éléphants, surtout si leur sauvegarde doit s'opposer à la décolonisation :

– La bourgeoisie française aux abois utilise des hommes comme Morel pour cacher, derrière ses rideaux de fumée idéalistes et humanitaires, un certain nombre de réalités hideuses. Cette fumée, ce sont les grands mots, les grandes proclamations oratoires, liberté, égalité, fraternité, le noble souci de protéger avant et par-dessus tout la faune africaine... Les éléphants de Morel, c'est ça. (400)

Le pragmatisme du développement incite à se débarrasser des éléphants comme étant des freins, des obstacles à la marche du progrès, des bouches inutiles à nourrir. La nature importe peu en réalité aux États soucieux de se bâtir et prendre leur destin en main : « le jour où il n'y aura plus de lions ni d'éléphants en Afrique, il y aura par contre un peuple maître de son destin » (393), pense Waïtari non sans simplisme. Il a beau jeu de reprocher à Morel de défendre les animaux plus que les hommes, par égoïsme d'amateur d'exotisme, comme si l'Afrique était pour les nantis et les touristes²⁶ un parc d'attraction à ciel ouvert.

²⁶ La question du tourisme comme malentendu culturel fondamental revient aussi dans *La Tête coupable*. (« Nouvelles du paradis : la Polynésie et la caricature du tourisme. *Touristes de banane* (Simenon), *La Tête coupable* (Gary), *News of the paradise* (Lodge) », dans Pierre Frustier (dir.), *Les Identités insulaires face au tourisme*, La Roche-sur-Yon, éditions Siloë, 2007, pp. 64-71).

[N]ous en avons assez de servir de jardin zoologique au monde, de délasser à l'usage des Occidentaux blasés par leurs gratte-ciel et leurs automobiles, qui viennent ici pour se retremper dans le primitif et s'attendrir devant notre nudité et nos troupeaux. Nous en avons assez – par-dessus la tête – et je vous demande d'insister là-dessus – nous voulons faire sortir l'Afrique de la sauvagerie et je puis vous jurer que les cheminées d'usines sont à nos yeux mille fois plus belles que les cous des girafes tant admirées de vos touristes oisifs. Nous sommes ici pour faire cesser ce malentendu. (377)

En outre, si l'on en croit le discours du leader nationaliste, ce qui lui importe c'est l'amélioration des conditions de vie de ses concitoyens, ce qui serait effectivement une juste cause.

C'est l'ignorance, la lèpre, le pian, l'éléphantiasis, la filariose, – cela fait partie du « merveilleux » – c'est la mortalité infantile et la sous-alimentation chronique de cent millions d'individus. Voilà le prix que notre peuple paie pour votre besoin de d'évasion et pour ces troupeaux d'éléphants dont vous faites un tel cas. C'est avec joie que nous les verrons disparaître jusqu'au dernier. Il n'y aura pas d'arche de Noé. (381)

La disparition des éléphants n'est pas seulement le prix à payer, ce serait pratiquement la condition initiale du développement aux yeux de Waïtari. Les éléphants seraient « un anachronisme, un boulet au pied d'une Afrique moderne, industrialisée et électrifiée – une survivance de la nuit tribale. » (258) La formule digne d'un bonheur soviétique souligne ironiquement le propos en 1956. Tout porte à croire, dans l'esprit des nationalistes qui se battent aux côtés de Waïtari, que la décolonisation ne peut s'accommoder des éléphants et de la défense de la nature. Dans le même mouvement, il est vrai, mais avec des intentions différentes, Waïtari abonde dans le sens de Morel puisqu'il entend résorber les pratiques tribales : c'est aussi, au fond, ce que demande l'écologiste puisque, selon ses calculs, le problème de la faim une fois réglé par le développement, les Africains pourront aussi cesser de pratiquer l'abattage des éléphants pour des raisons rituelles.

Personnellement, je n'ai jamais eu de goût pour la chasse. Je voudrais même que notre peuple oublie qu'il a jamais été un peuple de chasseurs. C'est encore un lien avec les temps primitifs, avec une époque archaïque dont nous le ferons sortir coûte que coûte. (377)

Ce développement idéologique de Waïtari pourrait s'entendre ; mais au détour d'une phrase, soigneusement modalisée et encadrée de parenthèses, il renie ses engagements envers la protection des éléphants, au nom d'une raison bien peu avouable, qui met à jour, peut-être, ses véritables motivations : le pouvoir et la force – soit le retour à une situation de domination, mais à son profit.

Et aussi – remarquez, c'est moins important – pour nous procurer une quantité d'ivoire, la plus grande possible, – avec le produit de la vente, nous achèterons des armes nouvelles – nous n'en avons jamais assez. [...] [L]es marchands d'armes ne donnent pas leur marchandise pour rien. Il faut la payer. (377)

Où l'on voit que ses motivations pacifiques et philanthropiques envers son peuple pourraient être plus que douteuses – les armes ne devant plus servir à la chasse –, et ses propres ambitions le moteur véritable de son action.

Mais Morel ne site pas sur le même plan, ni à la même échelle de temps ; il est au-dessus des nationalismes, de quelque bord qu'ils soient. Il ne revendique nullement une prérogative française ; il récuse tous les nationalismes en bloc au profit d'une collaboration internationale. La seule indépendance dont il se soucie est celle de la grande faune sauvage, supra-nationale.

Mais enfin, est-ce que je parle assez clairement oui ou non ? gueula Morel. La seule chose qui m'intéresse, c'est la protection des éléphants. Je veux qu'ils soient là, bien vivants, bien gras, et qu'on puisse les voir. Que ce soit la France qui fasse ça, ou les Tchécoslovaques, ou les Papous, je m'en fous, à condition qu'ils fassent le boulot. Mais le mieux, encore, c'est qu'ils s'y mettent tous ensemble, c'est peut-être la seule façon d'y arriver. (299)

et dans la foulée :

Les idéologies, en principe, je m'en méfie : ça prend généralement toute la place, et les éléphants, c'est gros, c'est encombrant, ça paraît bien inutile, quand on est pressé. Quant au nationalisme qui se limite à lui-même, comme ça se voit partout en ce moment, et qui se fout pas mal des éléphants, c'est encore une des plus grosses cochonneries que l'homme ait inventées ici bas – il en a inventé quelques-unes. (299)

Mais il ne veut pas être « récupéré » : supposé tantôt communiste, tantôt anarchiste, tantôt illuminé, il dédie pratiquement ses derniers mots dans le roman à un ultime acte de foi dans sa cause à laquelle il dénie fermement aucune affiliation politique, mais pour laquelle il accepterait de mourir, parce qu'elle peut s'appuyer sur le principe de solidarité, de fraternité²⁷.

– Plus tard, on vous aurait sans doute présenté au monde comme un héros ayant donné sa vie pour l'indépendance africaine...
Morel baissa un peu le front. Les lèvres se plissèrent encore plus, les mâchoires se durcirent, le visage reprit son air buté...
– C'est gentil. Seulement, voilà : c'est pas pour moi. Ça ne prend plus. L'alibi nationaliste, je le connais et je le vomis : de Hitler à Nasser, on a bien vu ce que ça cache... Les plus beaux cimetières d'éléphants, c'est chez eux. Mais si vous voulez faire le boulot vous-mêmes, je suis d'accord. Ça me va. Seulement, faites-le. Que ce soit vous ou nous, les jaunes ou les noirs, les bleus, les rouges ou les blancs, ça m'est bien égal.

²⁷ « Aussi différents que puissent être en apparence *Les Racines du ciel* et *Gros-Câlin*, les deux livres sont un seul et même cri de solitude. « Les hommes ont besoin d'amitié », dit Morel et si Cousin finit par s'identifier avec cette créature déshéritée qu'est le python, c'est qu'aussi bien dans *Les Racines du ciel* que dans *Gros-Câlin*, la question de la « protection de la nature » se pose avant tout en termes de fraternité humaine, afin qu'il n'y ait pas de méprisés et d'humiliés... » Romain Gary, *Vie et mort d'Émile Ajar*, cité par Jean-François Hangouët, « La fraternité à l'œuvre », dans Julien Roumette (dir.), *Romain Gary I. Le jeu des générations, jeune chien vieux chien*, Caen, La Revue des lettres modernes, Minard, 2010, p. 81.

Je serai toujours d'accord. Mais à une condition. Parce que pour moi, il n'y a qu'une seule chose qui compte...
La voix retrouva soudain toute sa colère.
– Je veux qu'on respecte les éléphants.
– Je sais, dit Youssef, doucement. (492)

Les éléphants sont la représentation de la liberté, conçue particulièrement pendant la période de la guerre et de l'enfermement, soit les heures les plus noires des grands idéaux.

« Quand vous n'en pouvez plus, faites comme moi : pensez à des troupes d'éléphants en liberté en train de courir à travers l'Afrique, des centaines et des centaines de bêtes magnifiques auxquelles rien ne résiste, pas un mur, pas un barbelé, qui foncent à travers les grands espaces ouverts et qui cassent tout sur leur passage, qui renversent tout, tant qu'ils sont vivants, rien ne peut les arrêter – la liberté, quoi ! Et même quand ils ne sont plus vivants, peut-être qu'ils continuent à courir ailleurs, qui sait, tout aussi librement. Donc, quand vous commencez à souffrir de claustrophobie, des barbelés, du béton armé, du matérialisme intégral, imaginez-vous ça, des troupes d'éléphants, en pleine liberté, suivez-les du regard, accrochez-vous à eux, dans leur course, vous verrez, ça ira tout de suite mieux... » (211)²⁸

Le monde selon Morel

Simenon écrivait en 1932 :

je tenais à vous dire ceci : Un vieux fonctionnaire auquel je communiquais mon intention de faire un grand reportage sur l'Afrique noire, opposant son scepticisme à mon enthousiasme, me dit : « Vous croyez que "l'Afrique vous parle", qu'elle vous appelle, que nègres et

²⁸ « Nous ne nous sommes plus jamais rencontrés et pourtant dans notre existence frustrée, limitée, contrôlée, répertoriée, comprimée, l'écho de votre marche irrésistible, foudroyante, à travers les vastes espaces de l'Afrique, ne cesse de me parvenir et il éveille en moi un besoin confus. Il résonne triomphalement comme la fin de la soumission et de la servitude, comme un écho de cette liberté infinie qui hante notre âme depuis qu'elle fut opprimée pour la première fois. // J'espère que vous n'y verrez pas un manque de respect si je vous avoue que votre taille, votre force et votre ardente aspiration à une existence sans entrave vous rendent évidemment tout à fait anachronique. Aussi vous considère-t-on comme incompatible avec l'époque actuelle. Mais à tous ceux parmi nous qu'écoeurent nos villes polluées et nos pensées plus polluées encore, votre colossale présence, votre survie, contre vents et marées, agissent comme un message rassurant. Tout n'est pas encore perdu, le dernier espoir de liberté ne s'est pas encore complètement évanoui de cette terre, et qui sait ? si nous cessons de détruire les éléphants et les empêchons de disparaître, peut-être réussirons-nous également à protéger notre propre espèce contre nos entreprises d'extermination. // Si l'homme se montre capable de respect envers la vie sous la forme la plus formidable et la plus encombrante – allons, allons, ne secouez pas vos oreilles et ne levez pas votre trompe avec colère, je n'avais pas l'intention de vous froisser – alors demeure une chance pour que la Chine ne soit pas l'annonce de l'avenir qui nous attend, mais pour que l'individu, cet autre monstre préhistorique encombrant et maladroit, parvienne d'une manière ou d'une autre à survivre. » « Lettre à l'éléphant », *Le Figaro littéraire*, 4 mars 1968 ; repris dans *L'Affaire homme*, éd. Jean-François Hangouët et Paul Audi, Gallimard, « Folio », 2005, pp. 159-170, ici pp. 163-164.

négresses vous tendent les bras et que la nature attend que vous veniez cueillir ses fruits ? L'Afrique ? Croyez-moi, elle vous dit m... ! »²⁹

La prétention de faire le bonheur des autres contre leur volonté relève de l'impérialisme ou du totalitarisme. La défense de la nature est-elle une cause perdue d'avance ? Les guerres des hommes ne font-elles pas subir à l'environnement les premiers dommages collatéraux ?

Un homme, Raphaël Matta, est tombé en Afrique parce qu'il essayait de donner un coup d'arrêt à la monstrueuse destruction par le cancer humain des beautés terrestres. Dans la réserve, faisant ce qu'il faisait ce qu'il croyait être son métier d'homme, il s'efforçait de sauver les éléphants et les bêtes de cette forêt, dont nous ne sommes sortis que pour nous élever plus haut, plus librement dans notre génie destructeur. Raphaël Matta a donné le meilleur de lui-même pour sauver ce qu'il y a de meilleurs dans l'homme : son amour des autres. Naturellement il a été tué. Cela n'étonnera personne. À notre époque, on ne s'étonne pas lorsqu'un homme est tué : on s'étonne simplement qu'il n'ait pas été torturé avant³⁰.

Le monde de Morel repose de fait sur un idéal désintéressé. Il ne vit pas seulement sur l'engagement qui a été celui de Romain Gary lui-même, dans la Résistance, il veut aussi élaborer un Programme : « Construire un monde nouveau avec les éléphants dans les jambes, il paraît que c'est pas possible. Il paraît qu'ils sont une gêne, une survivance anachronique. C'est pas mon avis, mais il paraît que c'est comme ça. » (434) Construire ensemble un monde nouveau, sans exterminer ni les hommes ni la nature. Oublier le règne de « l'égoïsme, du mépris et de la rapine³¹ ». Laisser un peu à chacun, homme ou bête, la bride sur le cou, le choix de libre vagabondage sur les voies de son bonheur. Fraternité, liberté, égalité enfin ; si l'on parvient à sauvegarder les éléphants envers et contre tout, c'est l'indice que l'on aura en même temps réussi à respecter les sociétés et les individus : l'indépendance signifie certes mettre fin à une colonisation étrangère, mais sans la remplacer par une mise en coupe réglée de l'intérieur, qui ne laisserait plus de place aux pachydermes, an-archiques et encombrants, puissance gratuite, entorse à l'utilitarisme, incongruité admirable. L'indépendance des hommes n'est pas l'indépendance vis-à-vis de leur milieu, de même que les racines du ciel ne sont pas hors-sol. C'est ce que Romain Gary explique à son destinataire éléphant, lorsqu'il l'a rencontré au bord de l'épuisement mortel :

J'étais convaincu que si je parvenais à vous toucher, à vous caresser, à m'appuyer contre vous, vous alliez me communiquer un peu de votre force vitale. C'était l'une de ces heures où un homme a besoin de tant d'énergie, de tant de force qu'il lui arrive même de faire appel à Dieu. Je

²⁹ Georges Simenon, « L'heure du nègre », dans *Mes apprentissages. Reportages 1931-1946*, éd. Francis Lacassin, Paris, Omnibus, 2001, p. 385

³⁰ Romain Gary, « Préface du *Crépuscule des hommes* », 1959, repris dans *L'Affaire homme*, p. 67 ; reproduits par Firyel Abdeljaouad, « *Les Racines du ciel* » de Romain Gary, Gallimard, « Foliothèque », 2009, p. 173.

³¹ Romain Gary, *Les Trésors de la mer Rouge*, p. 71.

n'ai jamais été capable de lever mon regard aussi haut, je me suis toujours arrêté aux éléphants³².

Le nouveau « fardeau » de l'homme a changé de nature, ou s'est encore alourdi depuis Kipling : « il nous faut prendre sur nos épaules au cours de notre marche éreintante vers l'inconnu un poids supplémentaire : celui des éléphants³³ ». *Les Racines du ciel* ressassent jusqu'à satiété cette conviction écologique, écologiste même dans son volontarisme, engrenée à la notion d'indépendance que les mouvements de décolonisation n'ont pas toujours réussi à établir, comme Morel-Gary le pressentait.

Pour conclure, ce que je reproche aux systèmes idéologiques, non seulement totalitaires, mais même à ceux qui, avec trop d'absolutisme, défendent des thèses opposées, c'est de nous refuser cette marge dont l'homme ne peut pas se passer, alors que, même en mécanique, une pièce trop exactement ajustée risque de tout faire sauter³⁴.

*

Corpus

GARY Romain, *Les Racines du ciel* [1956, éd. définitive 1980], Paris, Gallimard, « Folio », 2005, Prix Goncourt 1956 (<http://www.prixgoncourt.org/>).

GARY Romain, « Lettre à l'éléphant », *Le Figaro Littéraire*, 4 mars 1968, repris dans *L'Affaire homme*, éd. Jean-François HANGOUËT et Paul AUDI, Paris, Gallimard, « Folio », 2005, pp. 159-170

GARY Romain, *L'Affaire homme*, textes réunis et présentés par Jean-François HANGOUËT et Paul AUDI, Paris, Gallimard, « Folio », 2005

Autres textes (par ordre chronologique)

CHAILLU Paul Belloni du, *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale : mœurs et coutumes des habitants ; chasses au gorille, au crocodile, au léopard, à l'éléphant, à l'hippopotame, etc. etc.*, Paris, Michel Lévy Frères, 1863

KIPLING Rudyard, *Le Livre de la jungle* [1894], trad. Philippe Jaudel, Paris, Gallimard, « Gallimard Jeunesse », 1994

CELINE Louis-Ferdinand, *Lettres et premiers écrits d'Afrique, 1916-1917*, Paris, Gallimard, 1978

GIDE André, *Voyage au Congo. Le Retour du Tchad. Carnets de route* [1927 & 1928], Paris, Gallimard, « Folio », 2002

LONDRES Albert, *Terre d'ébène (La Traite des noirs)* [Albin Michel, 1929], Le Serpent à plumes, 1998, « Motifs », 2006

³² Romain Gary, « Lettre à l'éléphant », *Le Figaro littéraire*, 4 mars 1968 ; repris dans *L'Affaire homme*, éd. Jean-François Hangouët et Paul Audi, Gallimard, « Folio », 2005, pp. 159-170, ici p. 162.

³³ Romain Gary, « Lettre à l'éléphant », *Le Figaro littéraire*, 4 mars 1968 ; repris dans *L'Affaire homme*, éd. Jean-François Hangouët et Paul Audi, Gallimard, « Folio », 2005, pp. 159-170, ici p. 166.

³⁴ « Romain Gary : les hommes, ces éléphants », *L'Express*, 4 janvier 1957, pp. 28-29, repris dans *L'Affaire homme*, p. 22, cité par Firyel Abdeljaouad, « *Les Racines du ciel* » de Romain Gary, Gallimard, « Foliothèque », 2009, p. 171.

DEMAISON André, *Le Livre des bêtes qu'on appelle sauvages*, Paris, Flammarion, 1929, Grand prix de l'Académie française 1929

MORAND Paul, *Paris-Tombouctou* [1928], dans *Voyages*, éd. Bernard Raffalli, Paris, Laffont, « Bouquins », 2001, pp. 11-102

CELINE Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit* [1931], Paris, Gallimard, « Folio », 1996

SIMENON Georges, « L'heure du nègre » [1932], dans *Mes apprentissages. Reportages 1931-1946*, éd. Francis Lacassin, Paris, Omnibus, 2001, pp. 379-419

SIMENON Georges, « L'Afrique qu'on dit mystérieuse » [1933], dans *Mes apprentissages. Reportages 1931-1946*, éd. Francis Lacassin, Paris, Omnibus, 2001, pp. 421-437

SIMENON Georges, *Le Coup de lune* [1933], Paris, Presses de la cité, rééd. LGF, 2013

HEMINGWAY Ernest, [*Green Hills of Africa*, 1935], *Les Vertes Collines d'Afrique*, trad. Jeanine Delpech, Paris, Gallimard, « Folio », 1978

DEMAISON André, *Intrigues de la forêt*, Paris, Flammarion, 1940

SAINT-EXUPÉRY Antoine de, *Terre des hommes* [1939], dans *Œuvres*, préface de Roger Caillois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959

GARY Romain, « Les coloniaux », « *The colonials* », *Holidays*, n° 25, avril 1959, pp. 84-93 : trad. Pierre-Emmanuel Dauzat ; repris dans *L'Affaire homme*, éd. Jean-François HANGOUËT et Paul AUDI, Paris, Gallimard, « Folio », 2005, pp. 51-64

GARY Romain, *La Promesse de l'aube* [1960, éd. définitive 1980], Paris, Gallimard, « Folio », 1982

KESSEL Joseph, *Le Lion* [1958], Paris, Gallimard, « Folio junior », 1987

GARY Romain, *Les Trésors de la mer Rouge* [1971], Paris, Gallimard, « Folio 2 », 2009

MEMMI Albert, *Portrait du décolonisé*, Paris, Gallimard, « Folio actuel », 2004

Études

ABDELJAOUAD Firyel, « *Les Racines du ciel* » de Romain Gary, Paris, Gallimard, « Foliothèque », 2009

BAYARD Pierre, *Il était deux fois Romain Gary*, Paris, PUF, 1990

BONA Dominique, *Romain Gary*, Paris, Mercure de France, 1987

CATONNE Jean-Marie, *Romain Gary/Émile Ajar*, Paris, Belfond, 1990

DELUCHAT Virginie, *Désenchantement et réenchantement dans les œuvres romanesques d'Emmanuel Bove et de Romain Gary*, thèse, Limoges, Université de Limoges, juillet 2012, <http://epublications.unilim.fr/theses/2012/deluchat-virginie/deluchat-virginie.pdf> (cons. le 07/02/2014)

GANNIER Odile, « Nouvelles du paradis : la Polynésie et la caricature du tourisme. *Touristes de banane* (Simenon), *La Tête coupable* (Gary), *News of the paradise* (Lodge) », dans Pierre FRUSTIER (dir.), *Les identités insulaires face au tourisme*, La Roche-sur-Yon, éditions Siloë, 2007, pp. 64-71

HANGOUËT Jean-François et AUDI Paul, *Romain Gary*, Paris, Les Cahiers de l'Herne, 2005

HANGOUËT Jean-François, « La fraternité à l'œuvre », dans Julien ROUMETTE (dir.), *Romain Gary 1. Le jeu des générations, jeune chien vieux chien*, Caen, La Revue des lettres modernes, Minard, 2010, pp. 73-91

HENRY Anne, « Histoire d'un champion de cause perdue : *Les Racines du ciel* », dans Jean-François HANGOUËT et Paul AUDI, *Romain Gary*, Les Cahiers de l'Herne, 2005, pp. 249-252

MANGEON Anthony, « Des hommes et des bêtes sauvages : humanité / animalité chez les écrivains coloniaux », paru sous le titre : « Indispensables Animaux », *Notre Librairie, revue des Littératures du Sud*, n° 163, Paris, Cultures France Éditions, septembre-décembre 2006, pp. 53-59, accessible en ligne sur le site de la SIELEC :

http://www.sielec.net/pages_site/ANALYSES/mangeon_des_%20hommes_et_des_betes_sauvages/mangeon_1_tribulations_distributions_savoir.htm (cons. 25/02/2014)

MORANGE Anne, *Le Dépassement des limites : expérience de soi, expérience de l'écriture dans les récits d'apprentissage de Gary-Ajar*, thèse, Lille, Université Lille 3, 2006, http://documents.univ-lille3.fr/files/pub/www/recherche/theses/MORANGE_ANNE.pdf (cons. 12/03/2014)

SMOUTS Marie-Claude (dir.), *La Situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français*, Paris, Presses de Sciences Po, 2007

http://lartnouveau.com/art_deco/expo_coloniale_1931.htm

http://lartnouveau.com/art_deco/expo_1931/accueil/exp1931.htm

Odile Gannier est professeur de littérature générale et comparée à l'université Nice Sophia Antipolis et membre du CTEL. Elle travaille sur la littérature de voyage, les littératures insulaires et postcoloniales ainsi que sur les représentations dans le domaine de l'imagologie.